



## Au cœur de l'Inde, le coton « propre » fait des émules

**La production de coton est une des plus polluantes au monde. En Inde, premier fournisseur mondial, une coopérative a converti à l'agriculture biologique plus de 8.000 petits producteurs.**

« Nous avons perdu cette année de 10 à 15 % de nos cultivateurs, qui ont abandonné le bio pour tenter le coton génétiquement modifié », déplore Rajeev Baruah. Il en faut pourtant plus pour décourager ce grand gaillard qui, avec sa femme Rituh, déplace des montagnes dans le Madhya Pradesh, un coin perdu du cœur de l'Inde paysanne, à 500 kilomètres au nord-est de Bombay. Le responsable de la coopérative BioRe se serait tout de même passé de cet obstacle supplémentaire à la conversion des paysans de la région à l'agriculture biologique. En une petite dizaine d'années, plus de 8.000 petits producteurs ont rejoint cette structure unique en Inde, qui combine agriculture biologique et commerce équitable. Pour les pionniers de la distribution de vêtements écologiques, BioRe est devenu un lieu de pèlerinage. Les dirigeants de Monoprix viennent d'y passer, début novembre, quelques jours auprès des distributeurs japonais, suisses et finlandais, tous clients des balles de coton de la coopérative. Ils reviennent ébahis de cette utopie en marche qui se propose comme solution à la plus polluante des cultures du monde.

### Une terre d'élection

Les paysans de la région cultivent tous de petits lopins d'un hectare en moyenne, au long du fleuve Narmada qui déverse sa fertilité sur quelques dizaines de kilomètres de large. Le coton a trouvé ici, comme ailleurs en Inde, une terre d'élection auprès de familles tentées par des cultures non vivrières pour mettre un peu de gras dans leur soupe de pois. La coopérative a convaincu village après village sur un argument économique simple : la culture biologique permet de réduire fortement l'achat d'intrants. Les pesticides ou l'engrais exigent un capital dont peu disposent. La plupart des paysans n'ont pas accès aux taux d'intérêt des banques, mais à des prêteurs hors de prix. Du coup, les Indiens conservent des pratiques culturelles traditionnelles, peu productives et à la merci de la moindre attaque de parasites. Les plus grosses exploitations tentent l'aventure de l'agriculture intensive, au risque de la faillite.

### Former les paysans

BioRe a construit un centre de formation pour accompagner ses partenaires. « Nous leur enseignons à se passer d'intrants, à produire leur compost. Ils se font la main sur 5 ou 6 rangées de coton.

Au bout de deux ou trois ans, ils convertissent la totalité de leur production », explique Surendra Patidar, jeune agronome chargé d'assister et de contrôler les exploitations. Devant chaque ferme convertie, souvent une simple hutte en adobe doublée d'un abri à vaches, trônent quelques tas de compost soigneusement entretenus. Le paysan apprend à cueillir une dizaine de plantes dans son environnement pour fortifier les cultures. Une petite parcelle est consacrée aux pi-

ments, à l'ail et au basilic pour préparer des décoctions qui préviennent les maladies. Quelques pieds de maïs et des arbustes sont à disposition des oiseaux, nettoyeurs naturels d'insectes indésirables. Les vaches (sacrées) fournissent urine et excréments, bons à tout faire au champ. Un nombre croissant de cultures utilise aussi une irrigation au goutte-à-goutte pour diminuer l'impact de l'énorme soif du coton.

Grâce à ces astuces, le compte d'exploitation s'allège. BioRe a

créé un petit centre de recherche en collaboration avec l'organisme de recherche sur l'agriculture biologique FIBL, la référence mondiale. Ils comparent depuis deux ans la viabilité économique de différentes méthodes de culture. Les premiers résultats montrent, conformément à d'autres laboratoires internationaux, que les marges sont supérieures à celles offertes par le coton conventionnel, mais inférieures à la production du coton OGM, la faute à des rendements moins élevés. Grâce



aux contrats négociés avec ses clients, BioRe tente d'offrir d'autres arguments. « Nous nous engageons pendant cinq ans à acheter leur coton au prix du marché et à verser une prime », explique Rajeev Baruah. Un paysan touche actuellement une trentaine de roupies (0,4 euro) par kilogramme de coton auquel s'ajoutent 3,2 roupies. Les conditions actuelles profitent aux producteurs : « Je n'ai jamais vu un prix de marché aussi haut », juge un paysan du village de Tangyplat.

### Sensibiliser les tribus

Tous les prétendants ne franchissent pas le pas de la conversion complète pour autant. « Cette méthode exige plus de travail et une technicité supérieure. Certains capitulent ou recherchent plus de confort dans les traitements chimiques », prévient Surendra Patidar. Ces désertions ne condamnent pas BioRe, qui cherche moins à attirer un maximum de producteurs qu'à construire des relations de long terme solides. La coopérative profite de son maillage du territoire pour sensibiliser les tribus au respect de l'environnement et leur apporter une aide sociale. Son partenaire suisse, Remei, et ses clients ont créé une fondation pour financer une quinzaine d'écoles et des actions sociales, avec toujours pour souci de res-

ponsabiliser les habitants. « Nous testons la volonté de chaque communauté pendant un an en installant une école provisoire dans une ferme. Si les parents et les enfants sont assidus, nous finançons les 1.000 euros nécessaires à la construction d'une petite école et un an de salaire d'un instituteur. Les habitants prennent ensuite le relais », explique Rituh Baruah.

### 5.000 tonnes de coton

BioRe récupère le coton brut auprès des villages d'octobre à janvier. Son usine locale traite ensuite les bourres pour en extraire les graines et les scories. Les balots de coton rejoignent alors les usines de tissage, puis de confection, choisies par les clients pour leurs procédés de transformation moins polluants. Remei achète à BioRe plus de 5.000 tonnes de coton prêt à tisser par an en Inde et une moitié supplémentaire en Tanzanie à travers une structure équivalente. Des quantités qui pèsent peu face aux 180.000 tonnes de coton biologique attendues cette année, elles-mêmes représentant à peine 0,55 % de la production totale mondiale. C'est pourtant la fiabilité du modèle et la rigueur de l'encadrement suisse qui ont séduit plusieurs acteurs de la distribution de textile comme la société Coop, Monoprix ou Leclerc.

MATTHIEU QUIRET (À INDORE)



**Un ouvrier de l'usine de traitement du coton de BioRe. En plus d'être bon pour la planète, le coton biologique évite l'exposition des travailleurs à des produits chimiques.**